

Cramponnée des deux mains à l'appui de la fenêtre, elle crie :

— A l'assassin ! A l'assassin !

Frochard s'arrête devant cette porte qui s'est refermée.

Il est prisonnier !

Et Gertrude, éperdue, continue d'appeler.

Le bandit ne pense plus à accomplir son vol, il veut fuir, fuir sur-le-champ.

Il s'est jeté contre la porte... ses mains impriment sur le panneau des traces sanglantes.

La porte résiste.

Il se sert de son épaule comme d'un bélier, et sa chair se meurtrit contre le bois qui ne cède pas sous ses efforts.

Le sang monte au cerveau du misérable et fait tinter ses oreilles.

Gertrude crie toujours.

Et Frochard entend ces mots répétés sans cesse :

— A l'assassin ! à l'assassin !

Dans un effort furieux, il a fait craquer le panneau, cette fois la porte va céder...

Tout à coup le bruit d'un corps qui tombe se produit.

Il se retourne !

L'une de ses victimes est là, devant lui, rampant sur le parquet...

Le cadavre s'est ranimé et se traîne, sur ses mains crispées ; l'horrible blessure qu'il porte à la gorge s'étale toute béante !

M. des Frolands, luttant encore contre l'agonie, vient maintenant au devant de son meurtrier.

Il rampe dans le sang, et ses doigts s'accrochent aux jambes de l'assassin.

Frochard pousse un cri de rage et, de son talon, il meurtrit ce visage convulsé, il frappe sur ces yeux qui n'ont plus de regard.

C'est l'ivresse du carnage. Le vertige du crime !

Il frappe de nouveau, et le corps pantelant de l'assassiné le suit, comme rivé à lui.

Soudain un coup de sifflet se fait entendre.

Le signal !

Frochard a tressailli et son sang s'est figé dans ses veines.

Il faut fuir !... Il le faut !...

Un second coup de sifflet le cloue sur place.

Puis un troisième retentit aigu, strident.

C'est le signal de la Frochard.

Et, en même temps, des pas résonnent dans l'escalier.

On monte.

Un cliquetis d'armes ; puis la porte s'ouvre avec fracas.

A la vue des soldats du guet et des agents accourus aux cris de la servante, Frochard s'élance, le couteau levé...

La lutte commence entre le forcené et les soldats : lutte acharnée, entrecoupée de vocifération et de rugissements.

Le bandit se défend comme un lion blessé, et son arme fourrage dans la masse de ses adversaires.

Epuisé, le misérable lutte encore ! Vaincu, il tente un dernier effort et se lance tête baissée contre la muraille humaine.

Enfin, accablé, brisé, il tombe et pousse une dernière imprécation.

Après avoir donné le signal en apercevant les soldats à travers le brouillard, chacun des Frochard, placé en observation, s'était empressé de déguerpir pour se rendre à l'endroit convenu...

La mère arrive la dernière, haletante, elle entraîne Jacques et Pierre qui l'attendaient sur un banc du marché des Innocents...

En route, la complice de l'assassin laissait échapper des phrases incohérentes.

Elle se demandait si Frochard avait pu réaliser son coup, et s'échapper à temps.

Et, affolée, elle murmurait :

— Va-t-il revenir ?

C'est aux prises avec de mortelles angoisses que la misérable créature est arrivée chez elle.

Elle ouvre la porte de son logement et se précipite à la fenêtre, cherchant son mari du regard.

Les enfants, épuisés de fatigue, se sont endormis.

Attentive aux moindres bruits de la rue, la Frochard attend ainsi toute la nuit, partagée entre des espérances et des déceptions sans cesse renouvelées.

Elle attendit, comptant les heures que lui envoyaient les horloges des environs.

Les cloches sonnaient, dans le silence de la nuit !

Et, chaque fois, la femme du bandit tressaillait.

Lorsque l'aube parut, la Frochard se sentit devenir folle.

Les yeux hagards, elle ouvrit toute grande la croisée, et plongea désespérément son regard dans la rue déserte.

Le bandit ne devait pas revenir.

On sait que, se sentant perdu, Frochard s'était défendu avec rage.

On avait dû le baillonner pour l'empêcher de pousser des hurlements et d'horribles imprécations.

Il fallut le lier, l'entourer de cordes solides pour l'entraîner au poste de police, où il fut gardé à vue, pendant qu'on était allé prévenir le chevalier du guet de l'importante arrestation que l'on venait d'opérer.

Au petit jour, le prisonnier fut conduit au Châtelet.

La terreur causée par le récit des attentats qui, chaque jour, se renouvelaient, était si grande, que la nouvelle de cette importante capture se répandit avec rapidité.

Comme elle avait eu lieu dans le quartier du marché, les dames de la halle proféraient de violentes imprécations contre le misérable qui avait trempé ses mains dans le sang d'un enfant.

L'indignation était surexcitée à tel point que si la police n'eût pris soin de faire partir le prisonnier dans un carrosse fermé, le peuple l'eût certainement mis en pièces.

La Frochard, pleine d'angoisses, était descendue comme une foile, courant avec tous ceux qui se portaient en foule vers le quartier où avait été commis le crime.

En entendant les malédictions proférées contre le monstre qui avait fait preuve, disait-on, d'une cruauté sans exemple, la femme du bandit frissonnait, et ses dents claquaient. Elle ne parvenait pas à dominer cette violente agitation.

Et tout ce monde, d'une voix unanime, demandait pour le misérable les supplices les plus terribles.

— On ne pourra jamais assez le faire souffrir, disait-on.

— Il faut le faire passer à la question.

— Oui, car il doit avoir des complices.

Une femme de la halle ne réclamait rien moins que de le voir brûler vif. Elle se chargeait, ajouta-elle dans sa furieuse indignation, d'attiser elle-même le bûcher.

— On ne brûle que les parricides et les empoisonneurs, avait fait observer quelqu'un, il faudra, la mère, vous contenter de le voir rouer vif.

A ces mots rouer vif, qui indiquaient l'atroce supplice qui attendait son mari, la Frochard étouffa un cri de rage. Et, la tête perdue, elle se mit à courir dans la direction de la rue du Bout-du-Monde.

Elle voulait revoir cette maison où le crime avait été commis, pendant qu'elle et ses enfants faisaient le guet.

Ayant appris là que le prisonnier a été conduit à la prison du Grand-Châtelet, elle s'y rendit aussitôt dans l'espoir de le revoir encore.

La justice, dès la première nouvelle du crime, s'était transportée dans la maison de M. des Frolands.

On avait procédé aux constatations d'usage. Les deux corps avait été placés, chacun sur un lit.

Mais il avait été impossible d'interroger Gertrude, la seule survivante de cette famille.

La malheureuse femme, après une agitation cérébrale des plus violentes, était tombée dans un état complet de prostration.